



DES PRINCIPALES PHASES

DE

L'ÉLOQUENCE PROFANE EN GRÈCE.

CHEZ les Grecs, l'éloquence naquit dès les temps les plus reculés. Elle aida la poésie à jeter les premiers fondements de la civilisation ; elle anima diversement le langage des héros d'Homère ; elle fut chantée avec enthousiasme par Hésiode. Toutefois, dépourvue de tribune, elle se taisait sous le pouvoir absolu des rois. Législatrice encore, comme à son berceau, elle dut prendre des formes sévères dans la bouche des Lycurgue, des Zaleucus, des Solon. Elle passa dans les camps, et devint guerrière avec Miltiade, Aristide et Thémistocle, dont elle couronna les héroïques efforts. Enfin, la politique lui ouvrit une arène passionnée. De là, cette source abondante d'ornements dont elle embellit l'histoire.

Syracuse eut la gloire d'ouvrir la première école d'éloquence. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que *la censure* à l'usage des despotes de ce temps fut l'occasion qui la fit naître. Or, voulez-vous savoir ce qu'était cette censure sous un Hiéron II ? Le scoliaste du rhéteur Hermogène vous l'apprendra : « L'usage de la parole, dit-il, fut entièrement interdit aux Syracusains, et ils ne purent plus s'exprimer que par gestes. » A cette prohibition étrange, des critiques rattachent ingénument l'origine de la pantomime. C'est se moquer : des tribus sauvages, qui n'ont

jamais rien vu de pareil, possèdent une pantomime très expressive. Sans doute, cette défense, si elle eut jamais lieu, devait se borner aux réflexions sur le gouvernement : c'était encore assez pour la censure, dans la patrie des Phalaris. Le geste restait au peuple : eh bien ! il en fit un, mais terrible, et le trône s'écroula, et la démocratie s'éleva sur ses ruines. Alors retentirent entre les citoyens, long-temps muets, mille accusations ardentes ; de toutes parts on dénonçait aux tribunaux populaires ceux qui avaient favorisé les violences du gouvernement déchu. On sentit la nécessité de savoir parler pour se défendre. Des premiers essais naquirent les règles et les théories. Reconnaissons ici la place de la *rhétorique* dans l'ordre social de l'antiquité, où toutes les affaires publiques et privées se traitant devant le peuple entier ou devant une portion considérable du peuple, la parole était l'instrument universel, l'éloquence la condition de toute influence, et la rhétorique l'étude obligée de tout homme d'état. ¹

La théorie de l'art oratoire se développa en Sicile par une suite non interrompue d'orateurs, de rhéteurs, de philosophes, de sophistes, depuis Empédocle d'Agri-gente, jusqu'à Thrasymaque. L'improvisateur Gorgias, qui florissait vers l'an 480 avant notre ère, malgré ses brillants défauts, rendit à cet art des services essentiels. Ses nombreux disciples, orateurs d'école ou de tribune, firent concourir la théorie et la pratique aux rapides progrès d'un art auquel une vogue durable semblait assurée. Quel dialecte parlaient tous ces souples et harmonieux artisans du langage ? Ici l'histoire littéraire se tait. La Sicile, qui, dans les temps modernes, s'est fait un idiome par-

¹ M. Cousin, *Argument du Gorgias* ; t. III, de sa traduction de Platon, p. 136.

ticulier dans la langue italienne, avait affecté, chez les Grecs, les formes du dorisme et de l'éolisme. Il est donc probable que, sur la place publique et dans les tribunaux, l'orateur haranguait en grec dorien ; que, dans les morceaux d'éloquence écrite, non destinés à l'action oratoire, il empruntait d'ordinaire la langue commune ; qu'enfin, lorsqu'il promenait son talent dans la Grèce proprement dite, il s'exprimait en dialecte attique.

Bientôt, par le rétablissement du pouvoir absolu, l'éloquence se trouva encore une fois dénuée d'application positive. Avec la constitution définitive de la démocratie à Athènes, recommencent, sur un sol plus heureux, les développements de ce grand art. Solon, Périclès, Démosthène, marquent le début, le milieu et la fin de cette période. Alors le dialecte attique domina la littérature, et devint *classique* pour tous les ouvrages en prose. « On sait combien le peuple athénien, doué d'un sentiment si exquis du beau sous toutes ses formes, était sensible au charme de la parole, et facilement entraîné par ses séductions. De là, le rapide développement de l'art oratoire à Athènes, et la perfection qu'il y atteignit. L'orateur gouvernait réellement, car il disposait du souverain par la persuasion, et le dominait par l'ascendant victorieux de la parole. Le peuple léger courait à celui qui savait le mieux lui plaire, s'emparer de son esprit, flatter ses préjugés et ses passions mobiles ¹. » Au titre de législateur, Solon, que la Grèce comptait parmi ses Sages, joignit celui d'orateur et de poète moraliste. La sculpture et la tradition conservèrent long-temps le souvenir de la simplicité de son action oratoire, et de sa pose calme et modeste devant le rocher du Pnyx, grossière-

¹ Lamennais, *Esquisse d'une Philosophie*, 2^e partie, liv. IX, chap. III.

ment taillé en forme de tribune. Périclès vint (460), et acheva de faire de l'éloquence une arme pour l'attaque et la défense entre les mains de l'homme d'état. Préparé à cette grave étude par la philosophie d'Anaxagore, durant près de quarante ans, ce grand homme gouverna souverainement Athènes par l'ascendant du génie et de la parole.

Socrate, qui avait vu Périclès, rendit à l'éloquence le même service qu'à la philosophie. Il avait forcé celle-ci à descendre des cieux, où elle s'égarait, pour la fixer sur la terre : il dépouilla celle-là d'une partie des ornements ambitieux dont l'école sicilienne l'avait peu à peu surchargée, et il lui donna pour parure le bon sens dans toute sa force, et ce goût de vérité qui allie la simplicité du *beau* à toutes les grâces de l'atticisme. Platon fut l'interprète et comme le rédacteur de cette argumentation familière, adroite, irrésistible; et plusieurs disciples de Platon, Démosthène surtout, l'appliquèrent à l'éloquence politique, en abrégant ses formes, en précipitant son élan, sans altérer sa simplicité première.

L'éloquence attique trouva d'illustres organes dans Antiphon, surnommé le *nouveau Nestor*; dans le perfide Critias, qui s'ensevelit sous les ruines de la tyrannie de Sparte, élevée à sa voix; dans Théramène, auteur du retour triomphant d'Alcibiade, et qui, victime de Critias, but la ciguë avant Socrate, son maître; dans Alcibiade lui-même, qu'une grâce particulière rendait le plus persuasif de tous les hommes. Le démagogue Cléon substitua les clameurs à l'éloquence, et les bouffonneries à la dignité oratoire. Plusieurs généraux, contemporains de la jeunesse de Démosthène, réunirent le talent de la parole à celui des armes. Pendant la guerre du Péloponnèse, quelques orateurs de Syracuse et de Sparte s'immortalisèrent par leurs talents;

mais, moins heureux que ceux d'Athènes, ils n'ont pas fait entendre directement leur voix à la postérité.

Lysias, qui seconda les patriotiques efforts de Thrasybule, ouvrit, dit-on, à Athènes, une école d'éloquence, et composa, sur ses vieux jours, des plaidoyers écrits dans le goût le plus pur. Un sophiste, peu de temps après, s'éleva, peu s'en faut, à la dignité des orateurs. Isocrate, mort presque centenaire en 338, est le modèle de l'orateur de cabinet; noble; harmonieux, poli, mais sans feu et sans énergie. Homme d'état, philosophe, et maître habile dans l'art de l'éloquence, Isocrate, du fond de son école, influait puissamment sur la politique et sur l'administration. Cette école forma d'illustres élèves. Dans la vieillesse d'Isocrate, le jeune Isée faisait concevoir les plus hautes espérances : il perfectionna la méthode d'enseignement des sophistes, et se montra, au barreau, plus nerveux, plus précis que Lysias.

Jamais peut-être l'état intellectuel et moral des Athéniens n'avait offert plus de prise à l'éloquence que l'époque où nous voici parvenus. La chose publique, qui, par une longue habitude, et par le renversement des faibles digues que Solon avait opposées au torrent démocratique, rendait, plus que jamais, chaque citoyen membre actif du gouvernement; le goût plus répandu de la poésie et des arts, le fréquent commerce des savants et des philosophes, tout avait contribué à familiariser ce peuple étonnant avec une foule d'idées que n'aborde pas le vulgaire des autres peuples. Assouplie par les constants efforts des rhéteurs, la prose oratoire, riche d'une prosodie à elle, et de combinaisons rythmiques qui sont une énigme pour nous, était devenue, pour la nation aux oreilles délicates et superbes, l'instrument le plus mélodieux. D'un autre côté, la corruption avait fait de grands

progrès dans tous les rangs de la société. Non encore assez dégénérés pour être insensibles à la voix de l'éloquence, les Athéniens l'étaient assez pour exiger qu'elle déployât toutes ses ressources. Enfin, après avoir passé tour à tour de Sparte à Athènes, d'Athènes à Sparte, de Sparte à Thèbes, la suprématie hellénique, un moment indécise, semblait prête à se réfugier dans le Nord. Philippe était là : ses ambitieux projets, sa puissance toujours croissante, en offrant à l'éloquence une résistance à vaincre, doublèrent ses forces et élevèrent son essor. Toutes ces circonstances réunies firent éclore une foule d'orateurs d'un mérite éminent. Tels furent Callistrate, célèbre surtout comme *avocat* ; Eschine, ardent adversaire de Démosthène ; Lycurgue, moins éloquent que ces deux derniers, mais plus vertueux ; Démade, citoyen méprisable, mais improvisateur éblouissant et invincible ; Phocion, d'un sens si droit, illustre victime du patriotisme et de la vertu ; Phocion, le Socrate de la tribune, et de qui Démosthène disait : « Voilà la hache qui va saper tous mes discours. » Ajoutons à cette liste, Hégésippe, fidèle aux vieilles traditions ; Hypéride, que Dion préférait à tous les orateurs grecs ; et Dinarque de Corinthe, qui s'éleva surtout quand la plupart de ceux que nous venons de nommer eurent disparu. Bien que la supériorité de Démosthène sur tous ses rivaux ne paraisse pas avoir été bien constatée chez les contemporains, la postérité s'est accoutumée à le placer à leur tête, et à voir en lui la perfection de l'éloquence attique.

Faisons maintenant le tour de la Grèce, et glanons après avoir moissonné. Sparte, si dédaigneuse d'éloquence, fut, pendant sa lutte contre Thèbes, forcée *d'allonger ses monosyllabes*. Plutarque parle avec éloges du talent oratoire de Lysandre et d'Agésilas ; et il compare Agis

Ainsi , les idées élevées avaient un peu ranimé le talent de la parole ; et l'éloquence, bannie de la politique, s'unissait parfois à la philosophie et à la morale. Mais la mollesse de l'Orient énervait son antique vigueur ; la déclamation devint un chant étudié , fait pour caresser doucement l'oreille , et mendier des applaudissements. Au lieu de ce manteau simple , de couleur austère , dont étaient revêtus Démosthène et Phocion , et sous lequel ce dernier , à la tribune , cachait même ses mains , le harangueur ionien étalait devant ses auditeurs une robe de pourpre brodée d'or ; ses doigts étincelaient de pierreries , ses joues étaient chargées de fard , et l'odeur des parfums s'exhalait de sa chevelure , couronnée de lauriers et de rubis. Tels , autrefois , les musiciens montaient sur un théâtre pour y disputer le prix du chant.

La suite des temps nous amène devant le plus spirituel frondeur des folies humaines que l'antiquité ait produit : j'ai désigné Lucien. Il occupa un poste élevé , voyagea beaucoup , et vécut quatre-vingt-dix ans. Quelle vaste carrière pour cet esprit observateur et caustique ! Ses dialogues , écrits en dialecte attique , sont en effet remplis de sel et d'atticisme. C'est une revue de la mythologie antique , qui tombait en ruines , attaquée à la fois par la philosophie et l'Évangile. Les dieux et leurs adorateurs y sont l'objet constant de ses railleries. Lucien eut le tort et le malheur de les appliquer aussi à la société naissante des chrétiens , qu'il n'a pas comprise. Il s'amuse parfois à parodier avec beaucoup de grâce le langage des orateurs et des sophistes.

Un des rhéteurs les plus célèbres de ces temps fut Longin , qu'un ancien appelait *une bibliothèque vivante*. Après avoir professé l'art oratoire dans Athènes , il fut appelé à la

cour brillante de Palmyre. La reine Zénobie le nomma son ministre. Devenu maître de cette capitale par la force des armes, l'empereur Aurélien se déshonora en ordonnant le supplice de Longin, qui s'était opposé à ses prétentions. Cet homme éloquent souffrit la mort avec courage. Nous avons sous son nom un *Traité du Sublime*, l'un des monuments les plus remarquables de la critique ancienne. Ce livre, même après Boileau, est encore à traduire en notre langue. Le style de Longin est au niveau de son sujet, et plus d'une fois il se montre sublime en parlant du sublime.

Thémiste, dont il nous reste trente-trois discours, et qui jouit d'une grande faveur auprès de Julien et de Théodose-le-Grand, se porta souvent comme conciliateur entre les chrétiens et le prince qui les persécutait. Libanius, élève de Thémiste, né en 314, à Antioche, eut encore plus de réputation. Ce qui nous reste de ses *panégyriques* et de ses *déclamations* justifie, jusqu'à un certain point, l'enthousiasme qu'il excitait. Libanius fut aimé de Julien, qu'il ne flatta jamais, et de saint Basile, malgré son zèle pour le paganisme. Car, dans Athènes, et même dans les capitales de l'Orient, le polythéisme, au IV^e siècle, se conservait encore, protégé par les arts. « Deux jeunes hommes, inséparables parmi les séductions de la ville de Minerve, ne connaissent que le chemin de l'église chrétienne et celui des écoles : c'est Grégoire, et Basile, son ami. Près d'eux passe souvent, sans leur parler, un jeune homme à la démarche irrégulière et précipitée, au regard brillant et plein de feu, laissant tomber les boucles de sa chevelure, le cou légèrement penché, la physionomie mobile et dédaigneuse. Il porte le manteau philosophique ; mais la foule qui le suit annonce sa fortune, ou plutôt ses périls : c'est le frère

de l'un des Césars, c'est Julien, qui, désarmant la jalouse haine de l'empereur Constance, est venu dans Athènes pour étudier les lettres dans leur sanctuaire. Il passe pour chrétien, et Constance lui a même fait prendre le titre de *lecteur* dans une église ; mais son amour pour Homère est l'espérance des Grecs encore attachés à l'ancien culte ¹. » Julien devint, plus tard, le plus habile et le plus dangereux persécuteur du christianisme, qu'il avait abandonné. Il prit la plume pour combattre des opinions religieuses qui l'importunaient comme un remords. La plus célèbre de ses compositions a pour titre : *Les Césars* ou *le Banquet*.

Hermogène de Tarse fut, après Aristote, le premier rhéteur de la Grèce, s'il n'est son égal. A quinze ans, Hermogène professait en présence de l'empereur, et le ravissait d'admiration. A vingt-cinq ans, Hermogène avait perdu la mémoire, et fut obligé de cesser ses leçons ! Il laissa, sur la rhétorique, un grand ouvrage qui devint le manuel de toutes les écoles grecques. Grâce à son talent, grâce aussi à la faveur de Marc-Aurèle et de L. Vérus, dont il avait été le maître, Atticus Hérode, sophiste athénien, consul sous le règne d'Antonin, avait acquis une fortune immense : il possédait, près d'Athènes, sur les bords du Céphise, une magnifique maison de campagne, et y vivait en grand seigneur, comme Voltaire à Ferney. Ælius Aristide, né en Bithynie, ne jouit pas d'une moindre renommée. Il chercha l'art oratoire comme alors on cherchait la philosophie, dans les pays étrangers, dans l'Asie, la Grèce, l'Égypte : plusieurs villes lui érigèrent des statues. Maxime de Tyr fit, ce nous semble, un plus noble usage de la parole. Il nous a laissé, sur divers sujets de philosophie, de morale et de littérature, quarante-un trai-

M. Villemain, *De l'Éloquence chrétienne dans le 14^e siècle.*

tés, dont plusieurs ne sont que le développement de la doctrine de Platon.

Résumons-nous. Dans les camps, au barreau, dans l'école, même devant une tombe, militaire ou didactique, judiciaire ou funèbre, l'éloquence profane, chez les Grecs, eut presque toujours un caractère politique. Dans l'homme elle ne voyait que le citoyen : les intérêts du citoyen, soit réels sous l'empire d'une liberté orageuse, soit simulés, dans les longs interrègnes de la liberté, furent pour elle, tantôt l'objet d'une lutte sérieuse, même acharnée, tantôt l'occasion d'une frivole escrime. Vint enfin le temps où la parole nouvelle apprit à l'homme à élever ses regards vers la céleste patrie. Le paganisme expirant, et la religion chrétienne venant renouveler le monde furent en présence. Ce grand procès suscita d'éloquents défenseurs, surtout du côté des chrétiens. Comme la parole de ces derniers coule de source, alimentée par l'énergie de la foi ! Ici, l'éloquence n'est plus un exercice, mais un ministère, un sacerdoce.

Dans le *choix* que nous présentons au public des plus beaux monuments de l'éloquence grecque profane, trop faiblement reproduits dans notre langue, parcourant rapidement six siècles, nous partons du sophiste Prodicus, pour ne nous arrêter qu'à Maxime de Tyr. Des notices particulières font connaître ce que nous savons de la vie et des ouvrages de chaque orateur. Démosthène et Eschine, qui formeront un volume à part, dont l'impression est avancée, sont seuls exceptés du recueil que nous publions aujourd'hui.

grecs à se liguier contre Denys, oppresseur de Syracuse, et une défense de Socrate, loués par Plutarque pour sa vivacité, et rendue célèbre par le refus de ce sage. Lysias, vivant, jouit de la réputation d'avoir surpassé dans ces écrits tous ses contemporains par la pureté et l'atticisme de son éloquence : éloge dont les Athéniens étaient avares ; éloge adressé cette fois au fils d'un étranger, formé à l'art du langage sur la terre étrangère. Admirable dans l'exposition des faits, Lysias n'avait guère de ces élans qui rendent l'éloquence énergique et entraînée ; cependant il manquait rarement son but : son style simple et facile était plus propre aux affaires particulières qu'aux discussions politiques ; et ses ouvrages nous en fournissent la preuve. Le buste antique qui porte son nom, et que Visconti a fait graver, représente un vieillard vigoureux, à tête carrée, et dont les traits réguliers allient la fermeté à la douceur.

verrait invinciblement ou ses forces ou le temps lui manquer pour tout dire.

Je m'aperçois qu'il nous faut ici changer de méthode. Jusqu'à ce jour, l'accusateur devait alléguer hautement sa haine pour l'accusé ; maintenant il lui dira : Quelle inimitié avais-tu donc vouée à la république, pour oser lui porter de si rudes coups ? Ce n'est pas que je n'aie de douloureux motifs de ressentiment personnel ; mais, chez tous les hommes, les malheurs privés font éclater une plus vive indignation que les calamités publiques.

Moi qui jamais, ô juges ! ne pris la parole ni pour moi-même, ni pour autrui, me voilà contraint par les circonstances d'accuser Ératosthène. Aussi, tombé plus d'une fois dans le découragement, je crains que mon inexpérience ne soutienne pas l'accusation, au nom d'un frère et au mien, avec la vigueur qu'elle exige. Toutefois, j'essaierai de vous instruire des faits le plus brièvement possible, en remontant à leur source.

Céphalos, mon père, vint, par le conseil de Périclès, s'établir dans ce pays. Pendant un séjour de trente ans, ses fils et lui ne furent jamais ni accusateurs ni accusés ; et, au sein d'une démocratie, nous vécûmes de manière à ne faire ni recevoir d'injure. Mais bientôt les Trente, ces sycophantes, ces grands criminels, montèrent au pouvoir : purger la ville des plus mauvais citoyens, porter les autres à la vertu, voilà, disaient-ils, leur mission¹. Ces promesses, ils ont osé les enfreindre ; et, sans séparer mes intérêts des vôtres, je vais tâcher de le rappeler à votre mémoire.

Dans une réunion des Trente, Théognis et Pison dirent que, parmi les étrangers domiciliés, plusieurs étaient contraires au gouvernement ; que le prétexte de les punir se-

¹ Xénophon dit aussi que les Trente n'abusèrent pas d'abord de leur pouvoir, mais qu'ils ne tardèrent pas à se livrer aux plus grands excès. *Hist. grecq.*, liv. II, ch. III.

juré de sévir contre les étrangers? A qui était-il moins naturel de confier cette mission, qu'à celui dont la réputation avait hautement éclaté? Qui enfin a dû le moins y prêter son ministère, que l'homme qui aurait dit, *Ce que vous voulez, je le réprouve?*

Il y a plus : les autres Athéniens excusent suffisamment, ce me semble, leur conduite passée en la rejetant sur les Trente; mais les Trente, tolérerez-vous qu'ils se renvoient la faute? S'il se fût trouvé dans Athènes une puissance supérieure à celle qui enjoignait à l'accusé de faire périr des innocents, peut-être pourriez-vous lui pardonner; mais quand punirez-vous, s'il est permis aux tyrans d'alléguer qu'ils n'ont fait qu'exécuter les décrets des tyrans?

Ératosthène ne se justifiera pas non plus en disant : « Ce n'est point dans sa maison, c'est sur la voie publique, que j'ai arrêté Polémarque; j'avais un ordre, et il y allait de ma propre tête¹. » Vous vous indignez tous, ô juges! contre ces violateurs de domicile, qui dirigeaient leurs inquisitions contre vous, contre vos amis. Cependant, si l'indulgence est due à qui rachète sa vie de la mort d'un autre, le pardon, appliqué à ceux-là, sera plus juste encore : ils s'exposaient en n'allant pas où on les envoyait; ils s'exposaient en niant faussement qu'ils eussent trouvé les proscrits. Mais toi, Ératosthène, tu pouvais répondre que tu ne les avais pas rencontrés, que tu ne les connaissais point. Il n'y aurait eu ni enquête, ni confrontation; et, malgré tout leur acharnement, tes ennemis n'auraient pu te faire condamner. Oui, si tes intentions étaient bonnes, tu devais prévenir du péril l'infortuné que menaçait une mort inique, et non mettre ta main sur la victime! Loïn de là, dans tous tes actes éclatait une cruelle joie. Or, ce n'est pas sur des paroles, c'est sur des actes bien consta-

¹ Passage gravement altéré. J'adopte, faute de mieux, l'interprétation un peu conjecturale de Reiske.

à cause d'une tempête , retirer vos soldats morts du sein des flots , furent condamnés à la peine capitale; expiation due , selon vous , aux braves qui avaient succombé : et des coupables qui , simples particuliers , ont contribué de tout leur pouvoir au désastre de votre flotte ¹; qui , magistrats suprêmes , avouent avoir fait mourir de leur plein gré , sans procès , une foule de citoyens ; ces coupables ne subiront pas , avec leurs fils , vos plus terribles châtimens !

Je pourrais , ô juges ! terminer ici mon accusation. En effet , elle ne doit se poursuivre que jusqu'au point où l'accusé , convaincu d'avoir mérité la mort , est dès lors punissable du dernier supplice. Je ne vois donc pas qu'il faille accumuler les griefs contre ces grands criminels : pour un seul de leurs attentats , ce serait trop peu d'une mort !

Loin d'eux aussi un abus trop fréquent dans Athènes ! Sans répondre à l'accusateur , on vous séduit parfois , en se donnant des éloges étrangers à la cause. Ceux-ci , par exemple , vous diront qu'ils sont d'excellents guerriers ²; que , chefs de trirèmes , il en ont enlevé plusieurs aux ennemis ; que des cités hostiles sont entrées , grâce à eux , dans votre alliance. Des ennemis ! ordonnez-leur de prouver qu'ils en ont tué autant que de citoyens ³. Des vaisseaux ! en ont-ils donc pris plus qu'ils n'en ont livré ? Des cités ! vous en ont-ils gagné une seule , comparable à cette Athènes qu'ils ont traitée en esclave ? Tu as enlevé des armes à l'ennemi , Éra-

¹ A Egos-Potamos , dans le détroit de l'Hellespont. Les prisonniers athéniens furent massacrés.

² Pourquoi l'orateur parle-t-il ici de plusieurs tyrans ? Parce que le procès intenté au seul Ératosthène inquiète ceux qui , restés , comme lui , dans Athènes , font , aux yeux de l'orateur , cause commune avec lui. Au reste , le texte varie ici selon les éditions.

³ Si l'on en croit Xénophon , le court despotisme des Trente avait enlevé à la république plus de citoyens que dix années de la guerre du Péloponnèse. — Toutes les galères d'Athènes , à la réserve de douze , furent remises aux Lacédémoniens.

ral. Leur puissance, ils le savaient, ne pouvait s'élever que sur votre ruine. Ils pensaient enfin que, cherchant à repousser les maux actuels, vous ne songeriez pas aux maux à venir.

Oui, Ératosthène était du nombre des inspecteurs. Ici, mes témoins seront, non les ministres de sa tyrannie (chose impossible), mais ceux qui l'ont appris de sa bouche. S'il restait un peu d'honneur aux premiers, par leur témoignage ils feraient punir sévèrement ceux qui leur enseignèrent le crime; et le serment ne serait pas pour eux une religion pour faire le mal, un jeu quand il faut servir la patrie. Je ne leur en dis pas davantage. Greffier, appelle mes témoins. Témoins, montez ici.

(*Les témoins paraissent.*)

Vous avez entendu les dépositions, Revêtu enfin de l'autorité, Ératosthène a fait le mal, sans aucun mélange de bien. Toutefois, s'il eût été bon citoyen, son premier devoir était de ne point prendre part à la tyrannie; il devait ensuite déclarer au Conseil que chaque accusation était une imposture; que Batrachos et Eschylide n'étaient que les échos des calomnies préparées par les Trente pour la perte des citoyens. En effet, juges, tous les ennemis de votre démocratie ne perdaient rien à garder le silence; assez d'autres parlaient, agissaient, plongeaient Athènes dans un abîme de maux. Mais ceux qu'animait le patriotisme, pourquoi ne se montraient-ils pas alors? Pourquoi ne pas servir la république de leurs conseils, ne pas détourner les bras qui la frappaient?

Je craignais de paraître contredire les Trente, dira peut-être l'accusé; réponse dont quelqu'un ici pourrait se contenter. S'il ne le dit pas, évidemment ou il approuvait les actes de ses collègues, ou il était assez puissant pour les traverser sans péril. Au reste, c'est pour votre salut qu'il devait

¹ Deux fameux délateurs.

signaler son zèle, et non pour Thérémène, si souvent coupable envers vous ¹. Mais il détestait Athènes, et vos ennemis étaient ses amis. Ces deux faits, je les établirai sur plusieurs preuves; je montrerai nos tyrans divisés, non pour vos intérêts, mais pour ceux de la tyrannie, et se disputant le droit d'opprimer la république.

En effet, si leurs dissentiments ne portaient que sur la répression de l'injustice, quand un chef d'Athènes pouvait-il mieux manifester son patriotisme qu'à la prise de Phylé, par Thrasybule? Ératosthène a-t-il offert, a-t-il rendu un seul service aux citoyens retranchés dans ce fort? Loin de là; il se transporte avec ses collègues à Salamine, à Éleusis, jette dans les cachots trois cents citoyens, et, par une seule sentence, les condamne tous à mort. Bientôt nous entrons au Pirée; le trouble règne dans la ville; on parle de rapprochement, et les deux partis tournent toutes leurs espérances vers une transaction conforme au vœu de tous. Les vainqueurs du Pirée laissent donc aller les vaincus. Ceux-ci, rentrés dans la ville, chassent les Trente, excepté Phidon et Ératosthène, et choisissent pour chefs les plus grands ennemis de la tyrannie, les citoyens qu'ils croient les plus dévoués au parti du Pirée. Voilà donc au faite du pouvoir Phidon, qui avait été un des Trente, Hippoclès, Épicharès, et d'autres ² qui passaient pour avoir été les plus contraires à la ligue de Chariclès et de Critias. Plus hostiles, dès lors, au Pirée qu'à la ville, ces hommes firent voir clairement que leurs divisions ne se rapportaient

¹ Thérémène, orateur distingué, prit une grande part dans tous les troubles de cette époque agitée. Son inconstance politique le fit surnommer *Cothurne*, parceque cette chaussure va également bien aux deux pieds. Les paroles que Xénophon met dans sa bouche (*Hist. grecq.*, liv. II, ch. III) le représentent comme un partisan de la *plutocratie*. Il était un des Trente; et pour s'être opposé à quelques crimes impolitiques, il fut mis à mort par ses collègues. Ces révolutions-là aussi devaient leurs enfants.

² Domination des Dix, qui succédèrent momentanément aux Trente.

populaire jusqu'au moment prescrit et attendu par lui, où il eut mandé de Samos Lysandre et sa flotte, et fait entrer l'armée ennemie sur nos terres. Ces dispositions prises, le Peuple est convoqué en présence de Lysandre, de Philocharès, de Miltiade, pour délibérer sur le gouvernement. Par là, nul orateur ne pourra ni protester, ni menacer; et le Peuple, oubliant ses propres intérêts, décrètera selon le bon plaisir de ses ennemis. Théramène se lève : il vous conseille de mettre Athènes sous la tutelle de trente magistrats, et de prendre la forme d'administration proposée par Dracontide¹. Malgré tant d'humiliations, s'élèvent mille voix confuses : « Non, nous n'en ferons rien ! » Car vous compreniez que, ce jour-là, il s'agissait pour Athènes d'être libre ou esclave. Théramène alors, ô juges ! (ici j'en appelle à vos souvenirs), Théramène dit qu'il ne tient compte de vos murmures; qu'il connaît, parmi les citoyens, de nombreux partisans de son système; que d'ailleurs il exprime les intentions de Lysandre et de Sparte. Lysandre se lève ensuite, parle avec hauteur, vous appelle infracteurs des traités : « Si vous rejetez la proposition de Théramène, ajoute-t-il, songez, non plus à gouverner Athènes, mais à la sauver. » Tous les bons citoyens, présents à la réunion, voient le piège tendu par la violence : les uns restent et se taisent ; les autres se retirent, avec la conscience de n'avoir pas voté la ruine de leur patrie. Une poignée de lâches et de traîtres donne le suffrage obligé. Il leur était prescrit de lever la main pour dix candidats de Théramène, dix élus par les inspecteurs, dix choisis dans l'assemblée. Trop convaincus de votre faiblesse et de leur force, vos ennemis, même avant la convocation, avaient arrêté ce résultat. Et ce n'est pas moi qu'il en faut croire, c'est Théramène. Pour se justifier, que disait-il dans le Conseil ? précisément ce que je viens de rapporter. Il reprochait aux bannis de lui

¹ Dracontide, citoyen d'Athènes, fut lui-même un des Trente.

être redevables de leur rappel , sans faire mention des Lacédémoniens ; il reprochait à ses collègues le sort qu'on lui préparait , à lui , l'auteur de toute l'intrigue que j'ai fidèlement racontée , à lui , qui leur avait donné , par les faits , tant de garanties , et avait reçu leur serment !

Oui , voilà les maux anciens et récents que vous a faits Thérémène : voilà , avec bien d'autres , ses infâmes attentats. Ératosthène et ses complices oseront donc se déclarer les amis d'un homme qui a versé son sang , non pour vous , mais pour expier ses trahisons ; digne de mort et dans l'oligarchie qu'il détruisait , et dans la démocratie , où il vous avait asservis deux fois ¹ ; d'un homme qui , foulant aux pieds la constitution présente , ne rêvait que chimères , et décorait d'un beau nom les crimes atroces dont il donnait l'exemple !

Mais c'est assez accuser sa mémoire ². Voici l'instant , ô juges ! où , fermant vos cœurs à l'indulgence et à la pitié , vous devez punir Ératosthène et ses collègues. Vous savez vaincre vos ennemis l'épée à la main ; puissent-ils ne pas triompher ici par vos suffrages ! Montrez-leur moins de reconnaissance pour ce qu'ils promettent de faire , que de ressentiment pour ce qu'ils ont fait. Vous poursuivez leurs complices absents : ne ménagez point ceux qui sont près de vous. La fortune vous les livre : serez-vous moins favorables à vous-mêmes que la fortune ? Condamnez Éra-

¹ « N'est-ce pas toi qui , par ton inconstance , as fait tomber tour à tour tant d'oligarques sous les coups du Peuple , tant de partisans du Peuple sous les coups de l'aristocratie ? » Reproches de Critias à Thérémène , dans Xénophon , *Hist. grecq.* , liv. II , ch. III.

² Les collègues d'Ératosthène ne sont pas en cause ; mais ils oseront peut-être solliciter les juges , selon l'usage , en faveur de l'accusé ; et c'est pour leur ôter un reste d'influence que l'orateur s'élève contre eux , surtout contre Phidon et Thérémène. D'ailleurs , Ératosthène parait avoir été un des moins coupables ; et , par une ruse oratoire , Lysias , dans les deux digressions qu'on vient de lire , le charge de tous les crimes de ses complices.

vos droits les plus légitimes. Et les témoins ! il fait beau les voir s'accuser eux-mêmes dans leurs dépositions. Ils vous croient donc bien oublieux et bien simples, s'ils se figurent pouvoir aisément faire acquitter les tyrans par le Peuple, tandis que, sous Ératosthène et ses collègues, on ne pouvait, sans péril, suivre les funérailles de leurs victimes ! De tels hommes, s'ils vivent, pourront encore bouleverser l'État ; et, d'ailleurs, pour ceux qu'ils ont tués, la vengeance est devenue impossible. Puisqu'ils trouvent, ces tyrans, une foule de défenseurs, on verra donc, à honte ! des flots de citoyens accompagner la dépouille mortelle des bourreaux de la patrie, tandis que le peu d'amis restés fidèles aux victimes de leur cruauté ont été sacrifiés avec elles ! Au reste, nos oppresseurs eux-mêmes ont rendu cette accusation bien plus facile que l'apologie. On vient vous dire que, des Trente, Ératosthène fut le moins cruel ; et, à ce titre, on demande son acquittement. Qu'importe ? ne fûtes-vous pas humiliés par ce tyran plus que par la Grèce entière ? n'est-ce pas là un crime digne de mort ? Montrez, ô juges ! quels sont vos sentiments sur cette fatale révolution. Condamner Ératosthène, ce sera signaler votre indignation contre tant de crimes. L'absoudre, ce serait vous déclarer ses complices. La nécessité d'obéir aux Trente ne peut être alléguée par vous, dont le vote a retrouvé son indépendance. Ainsi, prenez garde que l'acquittement des coupables ne devienne votre propre condamnation : vainement compteriez-vous sur le secret des suffrages ; vos sentiments personnels seront mis au grand jour.

Afin de raviver le souvenir de nos calamités au moment du scrutin, je vais m'adresser tour à tour aux citoyens demeurés dans la ville, aux vainqueurs du Pirée, et je descends.

Athéniens restés dans vos foyers, considérez que ces affreux despotes vous forçaient de livrer à vos fils, à vos frères, à vos concitoyens, des combats où la défaite vous

lissait, il est vrai, les égaux des vainqueurs, mais où la victoire vous rendait les esclaves des tyrans. Tandis que nos troubles élevaient leur fortune, la vôtre s'affaiblissait sous vos guerres mutuelles. A eux seuls les fruits de la tyrannie! à vous, comme à eux, son impopularité! Oui, ils vous méprisaient assez pour prétendre vous attacher à eux en ne vous faisant part que de leur infamie. Aujourd'hui, que vous êtes à l'abri de telles violences, vengez-vous de tout votre pouvoir, vengez le Pirée! Songez que, naguère opprimés par des méchants, vous vous gouvernez maintenant avec de vertueux citoyens, que vous combattez vos vrais ennemis, que vous délibérez sur la chose publique. Rappelez-vous ces soldats auxiliaires, postés par les Trente dans l'Acropolis pour être leurs satellites et vos geôliers. Que n'aurais-je encore à dire! mais bornons-nous ici.

Citoyens revenus du Pirée, n'oubliez pas qu'après avoir livré plusieurs combats chez l'étranger, vous fûtes dépouillés de vos armes, non par des ennemis, mais, au sein de la paix, par des compatriotes; que, chassés à son de trompe d'Athènes, la cité de vos aïeux, vous ne trouviez que persécution sur un sol inhospitalier. Animez-vous donc, comme aux jours de l'exil, au souvenir de tant de douleurs. Les tyrans arrêtaient les particuliers sur la place publique, ou les arrachaient des temples pour les livrer aux bourreaux. D'autres, violemment séparés d'un fils, d'un père, d'une épouse, étaient forcés de s'ôter la vie de leurs propres mains. Défense était faite d'ensevelir les victimes, comme si cet odieux pouvoir était à l'abri du cé-

¹ Xénophon donne à entendre que ceci arriva avant l'émigration d'une partie des Athéniens. « Au moment où les citoyens venaient de quitter leurs maisons pour être passés en revue, dit l'historien, les Trente envoyèrent des gardes qui les désarmèrent tous. Ces armes furent portées à l'Aeropolis, et déposées dans le temple de Minerve. » *Hist. grecq.*, liv. II, ch. III.

leste courroux. Ceux qui échappaient à la mort, errant partout, partout expulsés, manquant de pain, réduits à laisser leurs enfants dans une patrie ennemie ou sur la terre étrangère, luttant contre mille obstacles, en butte à mille dangers, pénétrèrent enfin dans le Pirée. Là, toujours intrépides dans de nombreux et vifs combats, vous rendites vos concitoyens à la liberté, à la patrie. Si vous aviez échoué, vous retombiez dans l'exil pour ne pas voir renouveler vos plus cruelles douleurs. En vain, pour échapper à de cruels despotes, eussiez-vous recouru à ces autels, à ces sanctuaires où ils trouvent aujourd'hui un asile. Et vos enfants, quel eût été leur sort ? Les uns, restés à Athènes, auraient été outragés par les tyrans ; dépourvus de secours chez l'étranger, les autres auraient reçu, pour d'ignobles services, le pain de l'esclave.

Mais pourquoi rapporter ce qu'auraient pu faire les Trente, ne pouvant même exposer tout ce qu'ils ont fait ? Un seul accusateur ne suffit pas ; il en faudrait cent. Du moins, j'ai déployé tout mon zèle pour les temples dépouillés par les tyrans ou profanés par leur présence ; pour la ville, qu'ils ont ruinée ; pour nos arsenaux de marine, qu'ils ont détruits ; pour les citoyens morts, que vous n'avez pu secourir, mais que vous vengerez. Ah ! sans doute, ils entendent ma voix, et votre sentence leur sera connue. Dans leur pensée, absoudre leurs bourreaux, ce serait les tuer eux-mêmes une seconde fois ; les livrer au supplice sera une éclatante et juste vengeance.

Je termine ici mon accusation. Vous avez vu, entendu, souffert ; voilà les tyrans : prononcez !

ÉLOGE FUNÈBRE

DES GUERRIERS D'ATHÈNES,

MORTS EN SECOURANT LES CORINTHIENS.

INTRODUCTION.

APRÈS la guerre du Péloponnèse, pendant les victoires d'Agésilas en Asie, une ligue s'était formée entre Corinthe, Thèbes et Athènes, pour secouer le joug de Sparte : ce sont les guerriers athéniens, victimes de cette noble entreprise, que Lysias avait à célébrer.

Ce discours, que le savant auteur de l'*Essai sur les Éloges* n'a cité ni désigné nulle part, est un précieux monument, et de l'éloge funèbre chez les Grecs, et du génie de Lysias, et de cet atticisme si difficile à définir et à imiter, qui était le bon goût de l'antiquité. On ne saurait imaginer une diction plus simple et plus pure, une suite d'idées plus régulière et plus naturelle ; et, si le style seul faisait l'éloquence, ou plutôt si les plus grandes beautés du style pouvaient naître sans la vive émotion de l'âme, il faudrait nommer cet ouvrage de Lysias un chef-d'œuvre oratoire. Mais on y sent, avec le défaut de pathétique et d'enthousiasme, la langueur qui résulte des formes convenues du panégyrique. (M. Villemain, *Essai sur l'Oraison funèbre.*)

ÉLOGE FUNÈBRE.

S'IL était possible de célébrer dignement le courage de tous les guerriers qui reposent dans ces tombeaux, j'aurais à me plaindre des moments trop courts qui m'ont été accordés pour méditer leur éloge¹ ; mais, puisque le temps

¹ Ces moments étaient quelquefois si courts, que l'orateur désigné se

le plus long ne saurait suffire pour composer un discours digne des exploits de ces grands hommes, il me semble qu'en n'accordant que peu de jours à l'orateur, on a voulu lui ménager l'indulgence de ceux qui viennent l'entendre. J'ai à décrire ici les actions des Athéniens dans tous les siècles; mais c'est moins la grandeur du sujet que je redoute, que le talent de ceux qui l'ont traité avant moi. La vertu des héros dont j'entreprends l'éloge, fournit une si riche matière à l'éloquence et à la poésie, que les premiers qui leur ont payé un juste tribut de louanges, loin d'avoir épuisé le sujet, nous ont encore laissé un vaste champ à parcourir. Les guerriers que je célèbre se sont assez fait connaître sur l'un et l'autre élément; tous les peuples du monde, ceux mêmes qui ont eu à se repentir d'avoir attaqué notre république, admireront cette bravoure qui leur a été fatale.

Commençant par exposer les premiers combats de nos ancêtres, j'en parlerai d'après ce que la renommée en publie. Car il n'est personne qui ne soit intéressé à la gloire de ces illustres Athéniens, personne qui ne doive s'empresser de les préconiser dans des écrits inspirés de toutes les Muses, de leur rendre hommage dans la circonstance présente, et de donner des leçons aux vivants par les grandes actions des morts.

On a connu les Amazones, ces filles de Mars, qui habitaient sur les bords du Thermodon; elles étaient les seules dans ces régions éloignées qui portassent une armure d'airain, et les premières qui montèrent sur des chevaux pour combattre. Étonnant par cette hardiesse leurs ennemis qui n'avaient jamais vu de cavaliers, elles pouvaient en même temps, et les atteindre lorsqu'ils fuyaient, et leur échapper lorsqu'elles en étaient poursuivies. Bien

trouvait à peu près dans la nécessité d'improviser. (V. *Le Ménéxène* de Platon.)

dépendance. Voilà ce que firent nos ancêtres en faveur des guerriers d'Argos défaits sous les murs de Thèbes.

Dans la suite, quand Hercule eut disparu de dessus la terre, les fils de ce héros, fuyant de pays en pays pour se soustraire au ressentiment d'Eurysthée, se voyaient rejetés par tous les Grecs qui rougissaient de cette faiblesse, mais qui redoutaient la puissance du monarque. Les Héraclides se réfugièrent donc dans notre ville, et vinrent en suppliants embrasser nos autels. Eurysthée exigeait qu'on les lui livrât : les Athéniens rejetèrent sa demande; et, aussi incapables de craindre le danger, que pleins de respect pour la vertu d'Alcide, ils prirent le parti de combattre pour les plus faibles en faveur de la justice, plutôt que de les livrer pour se prêter aux injustes desirs d'un roi puissant. Suivi de tous les Péloponnésiens, Eurysthée s'avance alors contre nos ancêtres : ceux-ci, loin de changer de sentiment à la vue du péril, ne font que s'animer davantage; et, quoiqu'ils n'eussent reçu en particulier aucun service d'Hercule, quoiqu'ils ignorassent comment ses fils se conduiraient un jour à leur égard, excités par le seul motif de la justice et de la gloire, sans aucune vue d'intérêt personnel ou de ressentiment contre Eurysthée, ils affrontent le danger par compassion pour des malheureux qu'on opprime et par haine pour leurs oppresseurs, également jaloux de contenir les uns et de protéger les autres. Ils se sentaient trop libres pour rien faire par contrainte, trop justes pour ne pas défendre des opprimés, trop courageux pour refuser de mourir les armes à la main, s'il le fallait, afin de ne trahir ni leur liberté ni la justice. Telle était la fierté des deux partis, qu'Eurysthée prétendait arracher de force ce qu'il demandait aux Athéniens, et que les Athéniens dédaignaient de prier Eurysthée pour obtenir la grâce de leurs suppliants. Ils opposent donc leurs seules forces à toutes les forces réunies du Péloponnèse, triomphent des Péloponnésiens, et, par égard pour la vertu

du père, mettant les fils d'Hercule en sûreté, ils les affranchissent de toute crainte, et, à leurs propres risques, les rendent victorieux de leurs ennemis. Bienfaiteur du genre humain, se dévouant à une vie pénible, jaloux de combats, avide de gloire, Hercule était venu à bout de réprimer la violence d'une multitude de brigands, sans avoir jamais pu se venger d'un ennemi cruel qui le persécutait sans relâche : plus heureux que ce héros, ses fils, grâce à la ville d'Athènes, virent dans le même jour leur propre délivrance et la punition de leurs persécuteurs.

Nos ancêtres, avec le même zèle, combattirent souvent pour la justice, qui était le principe et le fondement de leur première origine. Mélange de plusieurs nations, la plupart des peuples habitent un pays dont ils ont dépossédé les anciens habitants. Enfants de la terre qui les nourrissait, nos aïeux voyaient en elle et leur patrie et leur mère. Ils furent, dans ces temps, les premiers et les seuls qui abolirent chez eux la puissance souveraine pour y substituer le gouvernement démocratique, et qui, pleinement convaincus que la liberté et l'union étaient le comble du bonheur, rendirent communes à tous les citoyens les espérances qu'ils fondaient sur leur bravoure. Parfaitement libres entre eux, on les vit toujours récompenser les bons et punir les méchants selon la loi. Ils pensaient qu'il n'appartient qu'aux animaux farouches d'employer la force, mais qu'il est réservé à l'homme de fixer le droit par la loi et de le faire goûter par la raison, obéissant à toutes deux, commandé par l'une et éclairé par l'autre. Avec une si noble origine et des sentiments si distingués, les premiers ancêtres des guerriers qui reposent dans ces tombeaux, se signalèrent par une foule d'actions merveilleuses; et leurs descendants, s'exposant seuls pour toute la Grèce contre des millions de Barbares, n'illustrèrent pas moins leur courage par les mémorables victoires dont ils ont laissé partout les glorieux trophées.

Peu content de ses immenses domaines, et se flattant d'ajouter l'Europe à ses autres conquêtes, le monarque d'Asie envoya contre nous une armée de 300,000 hommes. Chargés de ses ordres, et persuadés que, s'ils parvenaient à nous soumettre par les armes, ou s'ils réussissaient à gagner notre amitié, ils réduiraient sans peine le reste des Grecs, les généraux Perses entrent dans l'Attique avec leurs troupes, et passent à Marathon. Ils s'imaginaient, sans doute, que s'ils marchaient contre Athènes lorsque la Grèce serait encore partagée sur les moyens de se défendre, les Athéniens abandonnés se trouveraient seuls pour soutenir le choc; et d'ailleurs nos premiers exploits leur avaient donné de nous cette opinion avantageuse, qu'en attaquant d'abord d'autres Grecs, ils auraient à combattre contre ceux-ci et contre nos troupes qui voleraient à leur secours; mais que, s'ils commençaient par nous, les autres villes de la Grèce, pour sauver la nôtre, n'oseraient jamais attirer sur elles la haine d'un ennemi redoutable; tel était le raisonnement des Perses. Nos ancêtres, sans calculer le péril, pénétrés de cette idée, que mourir pour une noble cause, c'est vivre pour une gloire immortelle, loin d'être effrayés par la multitude de leurs adversaires, n'en eurent que plus de confiance dans leur courage. Hantoux de voir leur pays dévasté par des Barbares, sans attendre que leurs alliés apprennent cette nouvelle ou qu'ils viennent les secourir, ils se déterminent à sauver toute la Grèce à leurs propres risques, plutôt que de devoir à d'autres Grecs leur conservation. Tous animés des mêmes sentiments, ils présentent leur faible troupe devant une armée innombrable. L'arrêt de mort prononcé par la nature contre tous les hommes, devient pour eux un motif de signaler une bravoure que peu d'hommes ont en partage; et, si leur vie leur est comme étrangère, vu la nécessité de mourir imposée à tous les mortels, du moins veulent-ils, en bravant les dangers, laisser après eux une célébrité qui leur soit

marche, bravant les lois établies par la nature et par les dieux, voulant étonner l'imagination des hommes et forcer tous les obstacles, pour qu'on pût dire qu'il avait navigué sur terre et marché sur la mer; il perça l'Àthos et enchaîna l'Hellespont, sans qu'aucun des Grecs se mit en devoir de l'arrêter. Les peuples, incapables de résister à ses forces ou à ses richesses; déterminés par l'intérêt ou par la crainte, se soumettaient malgré eux, ou se portaient d'eux-mêmes à trahir la liberté publique.

Dans ces circonstances déplorables, les Athéniens accoururent à Artémisium pour s'opposer aux Barbares; les Lacédémoniens, et quelques-uns de leurs alliés, allèrent à leur rencontre aux Thermopyles, se croyant en état de garder cet étroit passage. L'action s'engagea dans le même temps et aux Thermopyles et à Artémisium; les Athéniens l'emportèrent dans la bataille navale: pour les Lacédémoniens, ils ne succombèrent qu'après avoir signalé leur intrépidité; et, quoiqu'ils se vissent beaucoup moins d'alliés et beaucoup plus d'adversaires qu'ils ne s'y attendaient¹, sans reculer devant l'ennemi, invincibles, ils

¹ La confédération hellénique envoya Léonidas, roi de Sparte, défendre, avec sept mille hommes, le défilé des Thermopyles, situé entre la Thessalie et la Locride. Léonidas soutint plusieurs jours avec succès l'assaut des Barbares. Sa résistance étonna Xerxès, qui reconnut avoir amené d'Asie beaucoup d'hommes, mais peu de soldats. La différence des institutions des deux peuples explique les résultats prodigieux de leur lutte. Les Spartiates, citoyens d'une ville libre, se préparent à un combat où ils sont certains de trouver la mort, avec la même tranquillité d'âme que s'ils devaient paraître aux jeux olympiques. Les Perses, entraînés en esclaves à la guerre, ne marchent au combat que sous le fouet des officiers qui les commandent. Trois fois ils essaient de franchir le défilé, trois fois ils sont repoussés avec perte. Mais un habitant du pays, Éphialte, leur découvre un sentier par lequel ils tournent les Grecs. Le combat s'engage alors dans un espace plus étendu. Léonidas y meurt avec trois cents Spartiates. Les Thespiens partagent le sort de leurs héroïques alliés. Léonidas, sans espoir de vaincre, avait renvoyé les autres troupes, afin de les conserver à la Grèce. (*Précis de l'histoire ancienne*, par MM. Poirson et Cayx.)

victorieux ferait subir à ce qu'ils avaient de plus cher. Alarmés par une situation aussi cruelle, ceux qui étaient restés sur le rivage déploraient leur propre sort, et s'embrassaient comme pour la dernière fois. Ils n'ignoraient pas que leurs forces navales étaient aussi modiques que celles des ennemis étaient effrayantes; ils savaient que leur ville était déserte; ils voyaient leur pays ravagé, inondé de Barbares, les temples réduits en cendre; tous les maux prêts à fondre sur leurs têtes. Mais déjà on entend les chants confus des Grecs et des Barbares, les exhortations des uns et des autres, les cris des mourants; ils aperçoivent la mer couverte de morts, ils voient s'entrechoquer les débris de plusieurs vaisseaux des deux flottes; le combat s'échauffe, la victoire est longtemps disputée. Tantôt ils croyaient que les Grecs avaient l'avantage et qu'ils étaient sauvés, tantôt qu'ils étaient vaincus, et que c'en était fait de la nation : troublés par la crainte, ils se figuraient souvent voir et entendre ce qu'ils ne voyaient et n'entendaient pas. Que de vœux alors ils adressèrent au ciel! que de victimes ils promirent! que de sentiments divers s'élevaient dans leurs cœurs! le desir de revoir leurs femmes, la commisération pour leurs enfants, la pitié pour leurs pères et pour leurs mères, l'idée des traitements indignes qui leur étaient réservés si la fortune ne favorisait les armes de la Grèce. Qui des dieux n'eût pas été touché en voyant les Athéniens exposés aux plus affreux périls? Qui des hommes n'eût pas gémi sur leur sort? Qui n'eût pas admiré leur héroïque intrépidité? Combien ne furent-ils pas supérieurs à tous les Grecs en bravoure, par la résolution généreuse qu'ils prirent, et les dangers extrêmes qu'ils coururent! Désertant leur ville, s'élançant sur leurs vaisseaux, ils opposèrent leur petit nombre aux armées innombrables des Asiatiques, et par leur victoire apprirent à tous les peuples qu'il vaut mieux combattre pour la liberté, avec une troupe choisie d'hommes courageux,

L'injustice et de la lâcheté du parti qu'ils prenaient, autant que de la générosité des Athéniens et de la sagesse de leurs conseils, ils vinrent se joindre à nous à Platée. La plupart des alliés, effrayés par le nombre des Barbares, avaient abandonné leur poste pendant la nuit; les Lacédémoniens et les Tégéates mirent en fuite les Perses, les Athéniens et les Platéens, défirent tous les Grecs qui avaient renoncé à leur liberté et accepté le joug de la servitude. Nos aïeux mirent le comble à leur gloire dans cette journée, consolidèrent la liberté de l'Europe; et, après avoir donné dans tous les combats des preuves de leur courage, seuls et avec d'autres, sur terre et sur mer, contre les Grecs et contre les Barbares, ils furent jugés dignes d'être les chefs de toute la Grèce, et par ceux des Grecs qui avaient partagé avec eux les périls, et par ceux mêmes dont ils avaient triomphé.

La jalousie excitée par nos brillants succès ne tarda pas à soulever contre Athènes les peuples de la Grèce, à qui la prospérité avait enflé le cœur, et auxquels il ne fallait que de légers motifs pour se déclarer contre nous. De nouveaux périls ne furent pour les Athéniens que de nouvelles occasions d'acquérir de la gloire. Dans un combat naval contre les Éginètes et leurs alliés, ils leur prirent soixante-dix vaisseaux. Comme ils assiégeaient Égine¹ dans le temps même où ils faisaient la guerre en Égypte, et que leur jeunesse absente servait sur terre et sur mer, les Co-

¹ Ces faits sont rapportés dans le premier livre de Thucydide c. 104 et 105. Les Athéniens s'étaient rendus en Libye, où les appelait le roi Inaros; ils remontèrent le Nil, et, maîtres du fleuve et des deux tiers de Memphis, ils en attaquèrent l'autre tiers. Inaros avait soulevé une grande partie de l'Égypte contre Artaxerxès. — Un peu plus tard, les Corinthiens descendirent, avec leurs alliés, dans la Mégaride, et les Lacédémoniens occupèrent la Géranie, pays situé entre Corinthe et Athènes. On pensait que les Athéniens, occupés en Égypte et à Égine, ne pourraient apporter des secours; mais les vieillards et les jeunes gens restés à Athènes accoururent et vainquirent l'ennemi.

rinthiens et leurs alliés s'imaginant que s'ils venaient fondre sur l'Attique, ils la trouveraient sans défense, ou qu'ils nous obligeraient de lever le siège d'Égine, mirent toutes leurs forces en campagne, et s'emparèrent de la Géranie. Les Athéniens, quoique de toutes parts pressés par l'ennemi, ne daignèrent rappeler aucune de leurs troupes; comptant sur leur courage, et bravant leurs adversaires, les vieillards qui avaient passé l'âge du service, les jeunes gens qui ne l'avaient pas encore atteint, voulurent s'exposer seuls : ceux-là avaient acquis la bravoure par expérience, ceux-ci l'avaient reçue de la nature; les uns s'étaient distingués dans plus d'une occasion, les autres marchaient sur leurs traces; les vieillards savaient commander, les jeunes gens pouvaient obéir. Sous les ordres de Mironide, tous marchent à l'envi vers le territoire de Mégare, et, sans attendre dans leur pays des peuples qui avaient résolu de l'envahir, ils volent au-devant d'eux dans une région étrangère. Ils triomphent de toutes leurs troupes, avec des soldats qui n'avaient plus de vigueur, ou qui n'en avaient pas encore, érigent un trophée aussi honorable pour eux-mêmes que flétrissant pour les vaincus; et, après avoir prouvé par leur succès que si, parmi eux, les uns avaient perdu, les autres n'avaient pas acquis leurs forces, tous portaient également des âmes courageuses; couverts de gloire, ils reviennent tranquillement dans leur ville, pour reprendre les exercices de leur éducation, ou pour s'occuper des affaires publiques.

Il n'appartient pas à un homme seul de détailler les combats que tant d'autres ont soutenus, ni d'exposer en un seul jour tous les grands exploits des siècles passés. Quel orateur, en effet, quel discours, quel temps pourraient suffire pour faire connaître toute la vertu des Athéniens qui reposent sous ces monuments; de ces guerriers fameux qui, par des travaux, des combats et des périls sans nombre,

ont délivré la Grèce et illustré leur patrie ! Ils commandèrent sur mer l'espace de soixante-dix ans, pendant lesquels ils entretenirent la concorde parmi leurs alliés, forçant les habitants des villes à vivre égaux, ne pouvant souffrir que chez des Grecs la multitude fût asservie au petit nombre, et cherchant moins à affaiblir qu'à fortifier les peuples attachés à leur fortune. Telle était la puissance qu'ils avaient acquise, que le grand roi, loin de chercher à envahir les possessions d'autrui, se voyait réduit à abandonner une partie des siennes, et à craindre pour le reste. On ne vit alors aucune flotte partir d'Asie, aucun tyran s'établir dans la Grèce, aucune ville grecque subir le joug des Barbares, tant inspiraient de crainte et de retenue à tous les peuples la bravoure et l'intrépidité de nos pères ! Ils méritaient donc seuls d'être les chefs de la Grèce et les arbitres des États.

Ils n'ont pas moins dans les malheurs manifesté tout leur courage. Nous avons perdu nos vaisseaux au détroit de l'Hellespont, soit par la faute de nos généraux, soit par la volonté des dieux¹ ; une disgrâce, non moins funeste aux autres Grecs qu'à nous-mêmes, avait ruiné nos forces : ce fut alors qu'on s'aperçut que la puissance de notre république était le salut de toute la nation. En effet, à peine le commandement eut-il passé en d'autres mains², que les Perses, qui n'osaient plus se montrer sur mer, se transportèrent en Europe, et vainquirent les Grecs dans une bataille navale ; les villes grecques furent asservies, et il s'y établit des tyrans, tant après notre défaite qu'après la victoire des Barbares. La Grèce eut donc alors à gémir sur ces tombeaux, et à déplorer la perte des héros qui y reposent, puisqu'avec leur bravoure, elle y voyait sa liberté ensevelie ; puisque, privée de tels défenseurs, et commandée par

¹ Bataille navale d'Ægos-Potamos.

² Celles des Lacédémoniens.

d'autres chefs , elle vit le monarque d'Asie élever sa prospérité sur les ruines de la sienne. Oui , après la défaite de nos guerriers et sous d'autres commandants , on vit les Grecs tomber dans la servitude , et le prince Barbare , jaloux de marcher sur les traces de ses ancêtres , concevoir de nouveau les mêmes desseins.

Mais les malheurs d'Athènes allaient m'entraîner à déplorer ceux de toute la Grèce : revenons à notre sujet. Certes , ils méritent que nous parlions d'eux , et en notre propre nom et au nom de la patrie , ces hommes qui , amis de la justice et ennemis de la servitude , se sont séparés des autres pour l'intérêt de la démocratie¹. Déterminés par l'énergie de leur âme plutôt que forcés par la loi , ils revinrent au Pirée , quoiqu'ils eussent en tête tous les Péloponnésiens. Dans le désir d'imiter par des combats nouveaux l'antique vertu de leurs pères , ils voulaient à leur seul péril recouvrer une liberté commune , préférant la mort avec l'indépendance , à la vie des esclaves , aussi honteux de leurs disgrâces qu'irrités contre leurs ennemis , aimant mieux enfin mourir dans leur patrie que de vivre dans un pays étranger. Ils n'avaient pour eux que les serments et les traités ; ils voyaient contre eux , avec leurs ennemis de tout temps , leurs compatriotes mêmes ; cependant , sans être effrayés du nombre de leurs adversaires , ils exposèrent leurs personnes , et vainquirent les Lacédémoniens , dont ils laissèrent les tombeaux près de ceux de nos guerriers , comme un monument de leur courage. C'est , sans doute , leur victoire qui a rétabli la concorde parmi les citoyens désunis , relevé nos murailles abattues , et rendu son premier lustre à notre ville dégradée. Les guerriers qui ont survécu , et qui sont rentrés dans Athènes , montrèrent une sagesse bien digne de la bravoure de ceux

¹ Divisions survenues dans Athènes , sous la domination des trente tyrans ; et allusion au rétablissement de la démocratie , par suite des victoires de Thrasybule.

leur propre salut et pour celui des Corinthiens , qu'ils exposèrent leurs personnes ; ils eurent même la générosité de mourir pour la liberté de leurs ennemis. Oui , ils combattirent pour la liberté des alliés de Lacédémone. Ils ne cherchaient à vaincre que pour leur obtenir les avantages dont ils jouissaient eux-mêmes ; leurs malheureux succès ont fortifié de plus en plus et appesanti les chaînes du Péloponnèse. Dans l'état où sont aujourd'hui ses habitants , la vie pour eux est à charge , et la mort serait un bien : au lieu que le sort de nos braves compatriotes , digne d'être envié pendant qu'ils vivaient , mérite encore de l'être après leur trépas. Élevés dans les grands principes de leurs ancêtres , on les a vus , au sortir de l'enfance , soutenir la gloire de leurs aïeux , et signaler leur bravoure. Après avoir comblé l'état d'honneur , après avoir éloigné la guerre de l'Attique , et adouci les disgrâces de nos alliés , ils sont morts comme devaient mourir des héros , payant à la patrie le prix de leur éducation , et laissant à leurs pères un trop juste sujet de deuil et de tristesse. Les citoyens qui leur survivent , n'ont donc que trop de motifs de regretter de tels hommes , de pleurer sur eux-mêmes , de s'attendrir sur le destin des parents désolés.

Quel bonheur , en effet , pourrait-il rester à ces parents jusqu'à la fin de leur carrière , lorsqu'ils voient dans le tombeau des hommes qui , préférant la valeur à tout , ont sacrifié généreusement leurs jours , ont laissé leurs femmes veuves , leurs fils orphelins , et réduit à la plus triste solitude leurs frères , leurs pères et leurs mères ? Oui , au milieu de nos infortunes , j'envie le sort des enfants , trop jeunes encore pour sentir quels pères ils ont perdus ; je plains celui des pères , trop vieux , hélas ! pour avoir le temps d'oublier leur malheur. Quoi de plus cruel , après avoir mis au monde et élevé des enfants , que de se voir , dans la vieillesse , épuisé de forces , privé de toute espérance , sans amis , sans ressources , devenu un objet de compas-

sible qu'en échappant aux périls de la guerre, on devint dès-lors immortel, les vivants devraient porter toujours le deuil de ceux qui sont morts dans les combats. Mais notre nature est soumise aux maladies, à la vieillesse; et la divinité qui dispose de nos jours est inexorable. Il faut donc regarder comme fortunés ceux qui, bravant le péril pour la plus grande et la plus noble cause, ont ainsi terminé leur vie, ne laissant plus à la fortune de prise sur eux-mêmes, et n'attendant plus la volonté de la mort, mais choisissant à leur gré la fin la plus glorieuse. Aussi leur mémoire ne vieillira pas; leur renommée sera l'envie de tous les hommes. Par la loi de leur nature, ils sont pleurés comme mortels; mais par leurs vertus, ils obtiennent des hymnes comme les dieux. On les honore d'une sépulture publique; on ouvre en leur gloire une lice, où combattent la force, le génie, la richesse, afin de montrer qu'il est juste que ceux qui ont terminé leurs jours dans la guerre reçoivent les mêmes honneurs que les immortels. Pour moi, j'admire et j'envie leur mort; et je crois que la naissance n'est un bien que pour ceux qui, du milieu de ce corps périssable, ont laissé, par leurs vertus, un souvenir éternel d'eux-mêmes. Cependant il faut nous conformer aux coutumes antiques, et, suivant l'usage de nos pères, verser des larmes sur ces tombeaux.

temps de la sorte; j'étais sans soupçon, assez simple pour croire que ma femme était la plus sage de toute la ville!

A quelque temps de là, je revins des champs : on ne m'attendait point. Après le souper, l'enfant criait et semblaait intraitable. La servante le tourmentait à dessein : l'homme, je l'ai su depuis, était là. « Descends, dis-je à ma femme, va allaiter ton garçon et le calmer. » D'abord elle refuse : après une longue absence, elle avait tant de plaisir à me revoir ! Je me fâche, et la presse de descendre. « Je comprends, dit-elle alors : tu veux t'amuser avec la jeune esclave. Déjà une fois, dans l'ivresse, tu l'as serrée de près. » Moi, de rire. Elle se lève, et, folâtre avec perfidie, ferme en partant la porte sur elle, et retire la clef.

Sans penser à rien, sans rien soupçonner, je m'endormis délicieusement, fatigué de ma course. Dès que le jour parut, ma femme revint et ouvrit ma chambre. Je lui demandai pourquoi les portes avaient fait du bruit pendant la nuit. « La lumière placée près de l'enfant s'est éteinte, dit-elle ; on est allé la rallumer chez le voisin. » Je me tus, pensant qu'il en était ainsi. Il me sembla qu'elle avait du fard, quoique son frère fût mort il n'y avait pas un mois¹. Je ne lui en parlai même pas, et je sortis fort tranquille.

Au bout de quelques jours (je ne me doutais guère de mon malheur), une vieille m'aborde : elle était, ainsi que je l'ai appris, secrètement envoyée par une ancienne maîtresse d'Ératosthène. Furieuse, cette femme l'avait si bien épié, qu'elle découvrit la cause d'un abandon qui l'offensait. La messagère me guettait au passage. « Euphilétos, me dit-elle en m'accostant, croyez que la curiosité n'est pour rien dans ma démarche. Un homme déshonore vous et votre femme, et cet homme est notre ennemi. Prenez l'esclave qui va au marché et qui vous sert à table; donnez-

¹ Pendant la durée d'un deuil, les femmes interrompaient l'usage du fard.

lui la question , elle vous apprendra tout. Ératosthène , du bourg d'Oë , est le coupable. Avant votre épouse , il en avait séduit bien d'autres : c'est son industrie , à lui. » Cela dit , la vieille se retire. Je me sens aussitôt troublé ; tout me revient à la fois dans l'esprit : le soin de m'enfermer dans ma chambre , le bruit très extraordinaire qu'avaient fait cette même nuit la porte de la cour et celle de la rue , le rouge que j'avais cru voir sur les joues de ma femme , tous ces souvenirs m'assiégent et me remplissent de soupçons.

Rentré au logis , j'ordonne à la servante de me suivre au marché , et , la conduisant chez un de mes amis : « J'ai appris , lui dis-je , ce qui se passe dans ma maison. Tu vas être fouettée , envoyée au moulin ¹ , accablée de continuel travaux. Mais , si tu avoues la vérité , tu n'auras rien à souffrir , et je te pardonnerai. Choisis , et surtout pas de mensonge ! » Elle nie d'abord : « Faites ce que vous voudrez , je ne sais rien. » Je lui nomme alors Ératosthène comme celui qui rendait visite à ma femme. Aussitôt , épouvantée , et me croyant instruit du reste , elle se jette à mes pieds , me fait jurer de l'épargner , et me détaille tout ce qui s'est passé. Ératosthène l'avait jointe après l'enterrement ; malgré de longues hésitations , elle s'était acquittée de son message ; sa maîtresse avait fini par l'écouter , et par indiquer au séducteur le moyen de s'introduire ; aux Thesmophories ² , pendant que j'étais à ma campagne , elle s'était rendue dans le temple de Minerve avec la mère de son amant. Toutes les autres circonstances me furent fidèlement racontées. Lorsqu'elle eût achevé : « Garde-moi sur tout cela , lui dis-je , le plus profond secret ; sinon , je ne t'ai rien promis. Je veux que tu me montres le coupable en fla-

¹ En Grèce , comme à Rome , les esclaves , dont on était mécontent , étaient condamnés à tourner la meule dans un moulin.

² Fêtes en l'honneur de Déméter , ou Cérés législatrice , célébrées à Athènes avec grand appareil. Elles duraient cinq jours , pendant la deuxième décade de Pyampsion , mois d'automne.

grant délit. Si tu as dit vrai, ce ne sont plus des paroles qu'il me faut ; c'est le fait dans toute son évidence. » Elle promet tout. Il s'écoula ensuite quatre ou cinq jours, comme je me propose de l'établir par de fortes preuves¹. Hâtons-nous de rapporter ce qui se passa le dernier jour.

Le soleil venait de se coucher. Je rencontraï Sostrate, mon ami intime, qui arrivait de sa campagne. Sachant qu'à cette heure il ne trouverait rien de prêt chez lui, je l'invitai à venir partager mon souper. Entrés chez moi, nous montons, et nous nous mettons à table. Mon ami, bien restauré, se retire, et je me couche. Arrive Ératosthène. La servante me réveille aussitôt : « Il est entré », me dit-elle. Je lui réponds : « Veille sur la porte » ; puis, descendant à pas de loup, je sors et cours chercher mes amis. J'en trouve quelques-uns ; les autres étaient absents. J'amène avec moi tous ceux que j'ai pu rencontrer ; et, prenant des flambeaux dans le cabaret le plus voisin, nous entrons par la porte ouverte que gardait la servante. Nous enfonçons celle de la chambre : les premiers entrés aperçoivent Ératosthène encore couché auprès de ma femme ; les autres le voient nu et debout sur le lit. D'un coup, je le renverse, je lui lie les mains derrière le dos, et lui demande de quel front il est venu chez moi pour me déshonorer. Reconnaisant sa faute, il me supplie de lui laisser la vie, et d'accepter de l'argent. « Ce n'est pas Euphilétos, lui dis-je, qui te donnera la mort ; c'est la loi, cette loi que tu as violée, sacrifiée à ta lubricité, aimant mieux couvrir d'un éternel affront ma femme et mes enfants, que de mener une conduite régulière et pure. »

Ainsi, juges, Ératosthène a subi la peine que les lois per-

¹ Ces preuves manquent au discours, tel que nous l'avons. Ici Taylor se fâche presque contre Lysias. « *Mi homo, quare pollicitus non fidem tuam liberasti ?* » C'est contre le temps, ou contre les copistes, qu'il fallait se fâcher.

notre législation ne réprime plus le scandale des ménages ; et vos décisions, qui s'étendent sur tous les débats des citoyens, usurperont l'autorité de la loi.

Ouvrez les yeux, ô juges ! On m'accuse d'avoir chargé la servante d'introduire le jeune homme. Après tout, de quelque façon que j'eusse surpris le corrupteur de ma femme, je serais irréprochable. Pour mériter une condamnation, il faudrait que je l'eusse attiré sans la certitude du fait, sur de simples rapports. Mais le crime était consommé, mais le criminel avait pénétré plusieurs fois dans ma maison ; et, pour le saisir, ma conscience n'aurait repoussé aucun stratagème. L'imputation qui m'est faite n'en est pas moins un mensonge : rien de plus facile à reconnaître. Sostrate, mon ami intime, que je rencontrai ce même soir, revenant de sa campagne, soupa, je l'ai dit, avec moi, et se retira après le repas. Or, si j'avais cette nuit-là tendu un piège à Ératosthène, au lieu d'amener un convive, ne m'était-il pas plus avantageux de souper hors de chez moi ? La présence de deux hommes ne pouvait-elle pas intimider le séducteur, et l'empêcher d'entrer ? Croyez-vous, d'ailleurs, que j'aurais laissé partir mon ami, que je serais demeuré seul plutôt que de l'engager à rester pour me seconder dans mon projet de vengeance ? Je vous le demande encore : n'aurais-je pas, en plein jour, averti, réuni près de chez moi mes amis, au lieu de courir çà et là dans les ténèbres, dès que l'alerte me fut donnée, au risque de ne trouver personne ? J'allai chez Harmodios et chez un autre : ils n'étaient pas à Athènes ! Je me transportai ailleurs : on n'était pas au logis ! J'amenai qui je pus. Toutefois, s'il y avait eu préméditation, ne me voyez-vous pas apostant des esclaves, donnant le mot à des amis, afin d'attaquer avec des forces un homme armé peut-être, et de laver mon outrage devant de nombreux témoins ? Mais non, l'événement de cette nuit était imprévu pour moi, et je formai mon escorte au hasard.

Qu'on introduise mes témoins. (*Les témoins paraissent.*)

Vous avez entendu les dépositions, ô Athéniens! Cherchez maintenant s'il y eut jamais, entre Ératosthène et moi, d'autre sujet d'inimitié; vous n'en trouverez aucun. M'avait-il accusé devant le peuple ou devant les tribunaux? avait-il entrepris de me faire bannir d'Athènes? étais-je coupable d'un crime connu de lui seul, et qui pût me faire desirer sa mort? attendais-je le salaire d'un meurtre? Rien de tout cela! Voilà pourtant les motifs qui, d'ordinaire, arment le bras d'un assassin. Alléguera-t-on une querelle, une dispute née de l'ivresse ou autrement? Mais la nuit où j'ai surpris le coupable, je le voyais pour la première fois. A quel dessein donc, si je n'avais reçu le plus cruel outrage, aurais-je ainsi exposé ma propre tête? Quoi! pour commettre un meurtre illégitime, je me serais entouré de témoins, lorsque je pouvais les écarter, si j'avais médité un assassinat!

Au reste, citoyens, cette vengeance ne me concerne pas seul; Athènes entière y est intéressée. Les libertins seront plus circonspects, lorsqu'ils verront et le prix réservé à de pareils attentats, et l'indignation des juges égale à celle de l'offensé. Si tels ne sont pas vos sentiments, effacez nos lois, créez-en qui punissent le mari jaloux de l'honneur de sa femme, et protègent l'adultère! Conduite bien plus juste, après tout, que de tendre un piège aux maris outragés, par des lois impuissantes qui, d'une part, leur disent : *saisissez le coupable, vengez-vous*; et, de l'autre, les exposent à de plus grands périls qu'un infame séducteur! Vous le voyez donc, si je risque aujourd'hui ma faible fortune, mes droits de citoyen, ma vie, c'est pour avoir obéi aux lois.

TABLE DES DISCOURS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

	PAGE	J
INTRODUCTION.....		
PRODICUS. Le Choix d'Hercule.....	1	
PÉRICLÈS. Éloge funèbre.....	7	
ANTIPHON. Plaidoyer sur le meurtre d'Hérode.....	19	
ANDOCIDE. Défense contre l'accusation de sacrilège.....	43	
LYSIAS. Plaidoyer contre Ératosthène.....	69	
— Éloge funèbre.....	93	
— Plaidoyer sur le meurtre d'Ératosthène.....	113	
ISOCRATE. Panégyrique d'Athènes.....	123	
— Conseils à Démonique.....	172	
— Archidamos.....	186	
— Plaidoyer contre Euthynous.....	211	
— Discours à Philippe.....	217	
— Éloge d'Évagoras.....	252	
— Éloge d'Hélène.....	273	
ISÉE. Plaidoyer pour la succession de Cléonyme.....	291	
— — de Pyrrhus.....	297	
— — de Nicostrate.....	315	
— — de Philoctémon.....	323	
— — d'Aristarque.....	340	
— — d'Hagnias.....	348	
— Plaidoyer de Démosthène, relatif à la même succession.....	366	
LYCURGUE. Plaidoyer contre Léocrate.....	389	
HYPÉRIDE. Discours sur le Traité conclu avec Alexandre... ..	445	
HÉGÉSIPPE. Harangue sur l'Halonèse.....	455	
DINARQUE. Accusation contre Démosthène.....	467	
DION CHRYSOSTOME. Discours à l'empereur Trajan, sur les devoirs d'un prince.....	505	
MAXIME DE TYR. Dissertation.....	527	

